



- Oh Maman ! C'est une catastrophe, s'écria Pénélope. Les deux femmes se trouvaient dans la chambre occupée par Lady Ballantyne dans l'hôtel particulier Londonien du marquis de Blackstone, son beau-frère. Soudain, la jeune fille se jeta à genoux sur le tapis, aux pieds de sa mère, et enfouit son visage dans le giron de celle-ci en lui enlaçant la taille de ses deux bras. Emue par ce brusque accès de désespoir, Lady Ballantyne lui caressa doucement les cheveux, prenant garde cependant à ne pas déranger sa coiffure.

- Tu es épuisée ma chérie. Tu devrais aller t'allonger un peu avant le thé.

Le visage toujours caché dans les jupes maternelles, celle-ci répondit d'une voix étouffée :

- Oui, je suis fatiguée. J'en ai assez Maman, ma petite Maman adorée. J'étais tellement heureuse à l'idée de venir à Londres et tout ce que j'y ai trouvé, ce sont des dandys imbus de leur personne, qui méprisent les provinciales que nous sommes, et de jeunes oies blanches

qui ne pensent qu'à harponner un beau parti. Mais que sommes-nous venues faire ici ?

Fermement, Lady Ballantyne prit sa fille par les épaules et la força à se relever pour s'asseoir à ses côtés sur le lit.

- Assez de jérémiades, Penny ! Et prend garde à ne pas chiffonner nos robes...

Honteuse, la jeune fille rougit et baissa les yeux :

- Vous devez me trouver bien ingrate ! Je sais que Papa et vous faites des sacrifices pour m'offrir toutes ces jolies toilettes et voici que je pleurniche sur mon sort.

Lady Ballantyne sourit doucement, amusée par le caractère impétueux de son enfant :

- Tu es déçue, ma chérie. Mais à quoi t'attendais-tu donc ? Nous avons été accueillies le mieux du monde par Alexandra et Clarisse et si le marquis se montre un peu condescendant, après tout, c'est compréhensible étant donné son rang.

- Bien sûr, accorda Pénélope. Mais je pensais... je m'attendais...

- A connaître un succès fracassant autant qu'immédiat dans tous les salons ?

Penny rougit plus encore et sa mère comprit qu'elle avait touché juste. Elle la prit tendrement dans ses bras et la rassura :

- Toutes les jeunes filles rêvent d'être la coqueluche de la Saison, la plus recherchée, celle dont tout le monde veut faire la connaissance. Ce n'est malheureusement pas donné à toutes.

Ecartant sa fille, elle la fixa un instant avant de reprendre :

- Tu ne manques pas de charme, Penny, mais il faut reconnaître que tu n'as rien d'une beauté classique, d'une gracile poupée blonde au teint de porcelaine et aux yeux couleur myosotis.

La jeune fille sourit à cette évocation :

- Oui, il est clair que selon les critères de la mode, je suis plus proche de la souris des champs.

Lady Ballantyne éclata de rire, mais Penny garda un visage sérieux.

- S'il n'y avait que mon physique ! Mais depuis que nous sommes ici, j'ai découvert que je n'avais absolument aucune qualité digne d'intérêt aux yeux de la bonne société Londonienne.

- Tu exagères, Penny !

- Mais non, Maman, pas du tout. Considérez l'après-midi musical auquel nous avons été conviées chez les Drake : Millicent Drake y a fait montre de ses dons musicaux. Voilà une qualité capable de retenir l'attention d'un séduisant gentleman. On peut aussi citer la peinture, la broderie, l'art de la conversation mondaine. Toutes choses qui me sont totalement étrangères, fit-elle, dépitée.



- Ce sont là des qualités bien superficielles, ma chérie.
- Mais des qualités qui ont le mérite de pouvoir être exhibées, Maman !
- Exhibées est le terme approprié, fit remarquer Lady Ballantyne avec indulgence. N'as-tu donc pas remarqué que l'après-midi musical en question n'avait d'autre but que de mettre en valeur Millicent Drake aux yeux du malheureux comte de Sandhurst, qui n'avait pas l'air ravi de s'y trouver coincé, si tu veux mon avis... C'était pathétique.

- Pathétique ? Vous plaisantez, Maman. Je suis certaine que le comte a été impressionné !

- Je n'en suis pas si sûre. C'était une parade tellement éhontée. N'as-tu pas noté que n'étaient invitées que des jeunes filles qui ne pouvaient rivaliser avec Millicent, soit qu'elles chantent horriblement faux, soient qu'elles aient un physique disgracieux ? Le procédé était vulgaire et je suis certaine que le comte n'a pas manqué de le remarquer !

Penny regarda sa mère avec un air mutin.

- C'était peut-être vulgaire, mais c'est ce qui m'a valu mon invitation ! J'étais la candidate idéale : vilaine ET sans aucun don musical ! Absolument toutes les qualités requises, en effet.

Lady Ballantyne rit à cette impertinence et reprit, menaçant sa fille de l'index :

- Pénélope Ballantyne, tu cherches les compliments ?

- Je ne vous cache pas, Maman, qu'un ou deux d'entre eux ne seraient pas de trop pour panser mon orgueil blessé, acquiesça-t-elle malicieusement, son sourire revenu.

- Très bien. Voyons... Tu es d'une très bonne famille, de noblesse fort ancienne et illustre.

- C'est effectivement une qualité qui me distingue des autres jeunes filles de bonne famille !

- Bon, très bien, cherchons plus loin... Tu sais tenir une maison ! Ton éducation campagnarde a fait de toi une jeune femme capable de veiller à la bonne tenue de son ménage.

- Formidable, mais je crois qu'on attend plutôt de moi que je sache diriger une nombreuse domesticité. Ce que je n'ai jamais eu l'occasion de faire.

- Ah, j'ai trouvé, voilà une chose à laquelle tu n'auras rien à rétorquer : Tu as une assez belle dot ! Tous les gentlemen sont intéressés par une jeune fille bien dotée, assena Lady Ballantyne, persuadée d'avoir trouvé là un argument imparable.

Penny sembla pensive un instant, puis répondit d'un air faussement inspiré :

- Vous avez raison, Maman. Dès qu'un séduisant gentleman passera à ma portée, je vais donc lui lancer : «Savez-vous que je suis une jeune fille sans aucun attrait, mais richement dotée ?» ou encore «Vous plairait-il d'entendre énoncé le montant de mon assez belle dot ?»

Les deux femmes éclatèrent de rire et c'est ainsi que Clarisse les découvrit lorsqu'elle vint chercher sa cousine et sa tante pour le thé. Petite et blonde, elle incarnait la débutante parfaite. Elle était très différente de Penny, physiquement et par le caractère. Vive, enjouée, elle était aussi irréflectie et futile. Pourtant, les deux jeunes filles avaient instantanément noué une amitié profonde et sincère. Intriguée par leurs rires, elle demanda :

- Et qu'est-ce donc qui vous cause tant de joie ?

- Clarisse, mon enfant, tu tombes bien, déclara Lady Ballantyne. Notre court séjour ici n'est parvenu qu'à convaincre Penny qu'elle n'a aucune des qualités prisées par la bonne société Londonienne et qu'en conséquence aucun séduisant gentleman ne s'intéressera jamais à elle.

- Est-ce vrai, Penny ? demanda sa cousine, chagrinée. J'espère que tu n'as pas prêté attention à quelque médisance à ton sujet. Les gens sont parfois si sots et si méchants.

- Non, Clarisse, je n'ai entendu aucune remarque désobligeante me concernant. C'est simplement un constat de ma part. Je n'ai aucune des qualités qui seyant à une lady.

- Mais si, Penny. Pour commencer, tu es amusante.

L'intéressée fit une grimace comique :

- Amusante ? Ce n'est pas très flatteur. Un jeune chien est amusant aussi...

- Tu es d'une grande gentillesse, essaya encore Clarisse.

Penny prit l'air excessivement découragé :



- As-tu déjà essayé d'éblouir un séduisant gentleman par ta gentillesse ?
- Certes, ce n'est pas une qualité aussi manifeste que les talents musicaux de Millicent Drake.
- C'est ce que j'essaie d'expliquer à ma chère Maman...
- Mais, la coupa Clarisse d'un air taquin, sais-tu qui le comte de Sandhurst vient de demander en mariage, en lieu et place de la si parfaite Millicent ?
- Le comte a demandé sa main à une jeune fille ? s'exclamèrent en cœur sa tante et sa cousine, soudain très intéressées.

- Absolument ! pavoisa Clarisse. L'annonce en a été faite hier soir.

- Ne nous fais pas languir, supplia Penny, qui a-t-il demandé en mariage ?

- Lady Lenore Drake !

- Lady Lenore Drake ? reprit Lady Ballantyne. Mais de qui s'agit-il donc ?

- De la sœur de Millicent, répondit Penny abasourdie. Elle est... aveugle !

- Exactement, confirma Clarisse. Et à ma connaissance elle ne chante pas, Penny. Si donc Lénore Drake, tout infirme qu'elle soit, peut attirer l'attention d'un parti comme le comte de Sandhurst, ne crois-tu pas que toi aussi tu en es capable ?

Penny sourit à sa cousine.

- Tu es vraiment une amie exceptionnelle, Clarisse. Et tu as mille fois raison. Pourquoi suis-je là, à me lamenter, alors que des jeunes filles moins chanceuses trouvent un bon parti !

Toute son énergie retrouvée, elle prit sa cousine par la main et l'entraîna vers la porte :

- Allons prendre ce thé et ourdir un plan visant à faire découvrir toute l'étendue de ma gentillesse à un séduisant gentleman...

Se tournant vers sa mère, toujours assise sur le lit, elle ajouta avec malice :

- Et si ma gentillesse ne suffit pas, ma dot devrait achever de le convaincre !

«Espérons-le» pensa Lady Ballantyne en regardant sortir les deux jeunes filles si dissemblables.

«L'argent alloué pour cette petite folie londonienne n'est pas inépuisable, Penny n'a que quelques semaines devant elle pour trouver la perle rare, avant que nous ne soyons contraintes de rentrer chez nous.»

Deux mois plus tard, Penny se préparait pour une soirée théâtrale. Elle et sa mère avaient passé de très bons moments à Londres, en compagnie de tante Alexandra et de Clarisse, profitant de tous les plaisirs qu'offrait la Saison. Mais il fallait bien reconnaître que ce séjour était un échec concernant sa quête d'un séduisant gentleman, songea-t-elle amusée.

Au moins cette expérience lui avait-elle ramené les pieds sur terre. Elle se rendait compte, désormais, qu'elle avait eu tort de se croire différente, de penser qu'un éclatant destin l'attendait à la capitale. Aujourd'hui, elle savait que sa vie était à la campagne, qu'elle n'était certes pas faite pour briller dans les salons huppés et mener une vie oisive de plaisirs mondains. Elle n'était qu'une petite provinciale, qui trouverait son vrai bonheur dans un mariage paisible, avec un respectable gentleman farmer qui lui donnerait des enfants. Ils s'installeraient peut-être au manoir où elle était née, afin d'aider ses parents à mettre en valeur le patrimoine familial. Elle s'épanouirait dans la douceur d'un foyer plein d'affection.

C'est sans regret qu'elle quitterait Londres, où elle ne s'était jamais vraiment sentie à sa place, malgré la gentillesse de sa tante et de sa cousine, qui l'avaient introduite dans tous les salons et les réceptions les plus courus. Mais les belles robes n'avaient pas transformé le vilain petit canard en un cygne majestueux, sous la soie scintillante et les parures élaborées, il n'y avait encore et toujours que Penny, la petite souris des champs.

«Sans regret ? Vraiment ?» elle était trop honnête pour ne pas s'avouer qu'elle aurait quand même un petit pincement au cœur au souvenir de Philip Drake. Il était l'un des premiers gentlemen qu'elle ait rencontrés à son arrivée. Lui-même était à Londres pour la Saison, accompagné de sa belle-mère et de ses deux sœurs. Il avait d'abord attiré le regard de Penny par



sa belle prestance : Mince et élancé, il était d'une élégance rare. Depuis que le comte de Sandhurst était marié, Philip Drake était le célibataire le plus séduisant et le plus recherché de Londres. Il avait des cheveux d'un noir de jais, dont l'indiscipline lui donnait un air espiègle, mais ce qui était le plus surprenant, au milieu de tant de séduction, c'était ses yeux : D'un gris très clair, ils faisaient penser aux volutes de fumée.

Cependant, sa perfection physique n'avait suscité que l'admiration de Penny. Ce qui avait soulevé en elle des sentiments plus tendres, c'était sa gentillesse, son charme, sa vivacité. Elle avait noté avec quelle tendresse il prenait soin de Lénore, sa sœur aveugle, avec quelle prévenance il la guidait partout où elle devait se rendre, avec quel soin jaloux il la protégeait de tous ceux qui lui semblaient susceptibles de lui causer du chagrin.

Et son attitude vis-à-vis de Millicent en disait plus long encore : Visiblement il n'était pas, comme sa belle-mère, en adoration devant le bébé de la famille. Penny l'avait parfois senti agacé par sa jeune demi sœur frivole, mais c'est avec une patience indéfectible qu'il l'avait escortée à toutes les réceptions, depuis deux mois. Lui ne semblait guère apprécier la plupart de ces rendez-vous mondains, pourtant il y participait avec bonne grâce, ayant toujours un mot gentil, une attention pour chacun. C'est ainsi qu'elle avait fait sa connaissance, après l'avoir longtemps admiré de loin. A ce souvenir, un sourire effleura ses lèvres.

Ils assistaient à un bal et, après avoir confié Millicent à lord Crowney, son prétendant le plus assidu, et s'être assuré que Lady Drake, sa belle-mère, était confortablement installée, Philip s'était dirigé droit sur elle. Comme souvent, elle faisait tapisserie, reléguée contre le mur entre une plante verte, qui la masquait en partie, et un gentleman qui lui tournait le dos. Un sourire de commande plaqué sur le visage, elle commençait à s'ennuyer ferme.

Lorsqu'elle avait vu Philip Drake piquer dans sa direction, tel l'épervier fondant sur sa proie, elle avait jeté des coups d'œil de tous côtés afin de s'assurer qu'il ne se dirigeait pas vers l'une de ses connaissances. Mais non, sauf s'il comptait engager la conversation avec la plante verte, c'était bien vers elle qu'il venait à grands pas.

Penny avait ressenti à ce moment-là toutes les émotions d'un lièvre tétanisé, au moment où il voit un loup se ruer sur lui. Elle avait cherché du regard qui pourrait la sauver du péril imminent, mais n'avait rencontré que les yeux interloqués de ladies qui chuchotaient frénétiquement derrière leurs éventails : «Regardez, ma chère, Drake se dirige vers cette souris des champs de Pénélope Ballantyne !», sans doute...

Lorsqu'elle s'était résolue à l'affronter, Philip était déjà à ses côtés et lui demandait :

- M'accorderez-vous cette danse ?

Comme elle était trop interloquée pour répondre, il l'avait tirée vers la piste. Il était un danseur admirable, elle avait pu le remarquer en l'observant au cours de ces interminables soirées où on ne daignait que rarement lui adresser un mot ou une invitation. Elle-même adorait danser, c'est donc avec un sourire extatique qu'elle s'était laissée entraîner à sa suite.

Ils avaient passé ensemble un assez long moment, à deviser amicalement. Philip avait beaucoup d'humour et Penny avait apprécié chaque minute en sa compagnie. Lorsqu'il avait pris congé, c'est avec regret qu'elle l'avait vu s'éloigner. Elle avait alors rejoint son coin, à côté de la plante verte, et ne l'avait plus quitté de la soirée.

Par la suite, chaque fois que Philip et elle s'étaient trouvés à la même réception, le jeune homme n'avait pas manqué de venir la saluer et de passer un moment auprès d'elle. Ces quelques instants partagés avec lui avaient été des instants de grâce, qui illuminaient les rendez-vous mondains où elle finissait par s'ennuyer, maintenant que l'attrait de la nouveauté était passé. Heureusement, sa mère et elle allaient quitter Londres dans quelques jours. Elle avait hâte de revoir son cher Papa et se languissait de son petit coin de campagne, ce qu'elle n'aurait jamais imaginé ressentir avant son départ. Oui, c'est avec joie qu'elle rentrerait chez elle et avec tendresse qu'elle se souviendrait du si séduisant Philip Drake.



Comme sa mère adorait le théâtre, elles avaient prévu deux sorties à quelques jours d'intervalle, la première ce soir et la seconde dans trois jours à Drury Lane. Ce serait là leurs adieux à la capitale et à ses plaisirs frivoles, pensa-t-elle en quittant sa chambre.

L'entracte venait de commencer et Clarisse était en grande conversation avec sa cousine :

- Vas-tu abandonner aussi facilement ?

- Abandonner ? Mais l'argent que nous a alloué Papa est épuisé. Maman n'a pas de quoi me faire faire de nouvelles robes et tu sais aussi bien que moi que porter plusieurs fois la même toilette ferait de moi la risée de la bonne société. Ton père a fait remarquer à Maman pas plus tard que ce soir qu'il lui semblait avoir vu sa robe prune un peu trop souvent. Et puis mon entrée dans le monde n'a pas été un franc succès, je vois bien qu'il est inutile de tenter de m'imposer plus longtemps. Je voulais connaître Londres, assister à de belles réceptions, rencontrer de nouvelles personnes, c'est chose faite et il est temps, désormais, de rentrer chez nous. Je ne suis pas faite pour la capitale, Clarisse ! s'exclama-t-elle gaiement.

Sa cousine ne sembla pas désarçonnée par cette diatribe convaincue.

- Et Philip Drake ?

- Quoi Philip Drake ? répondit Penny en écho, rougissante.

- Nieras-tu qu'il te courtise et qu'il soit très à ton goût ?

- Je ne puis nier qu'il me plaise. Comment pourrait-il en être autrement ?

Clarisse sourit d'un air entendu.

- Mais le fait qu'il ait eu la gentillesse de m'inviter quelques fois à danser ne signifie pas qu'il me courtise... simplement que je lui fais pitié, termina Penny avec humour.

- Sottises, affirma sa cousine, catégorique. Il est sur le point de demander ta main et toi tu fuis Londres sans chercher à l'encourager dans ce sens ! Jamais tu ne trouveras un homme qui te convienne mieux, pourtant. Il partage tes goûts et c'est un excellent parti.

- L'encourager ? Mais que dois-je faire selon toi pour l'encourager ? Me jeter à son cou ?

- Certes pas ! s'exclama une voix masculine tout près des deux cousines, qui se retournèrent en sursaut pour découvrir Philip Drake en personne, qui venait de les rejoindre. Il baisa galamment la main de Clarisse.

- Miss Blackstone, comment allez-vous ?

- Bien, je vous remercie, répondit-elle avec aplomb, pas le moins du monde troublée par le fait que l'objet de leur conversation ait pu surprendre celle-ci, au moins en partie.

- Miss Ballantyne, poursuivit Philip avec un sourire avageur, avant de s'incliner pour un baisemain parfait. Par-dessus la tête du jeune homme, Penny lança un regard noir à Clarisse, qui souriait toujours d'un air angélique lorsqu'elle s'excusa :

- Je dois rejoindre Maman. Lord Drake, ce fut un plaisir, je vous laisse avec ma cousine.

La jeune fille tourna ensuite les talons et disparut dans la foule.

- Coquine, pesta Penny à mi-voix en la suivant des yeux.

- Au cou de quel heureux mortel souhaitez-vous vous jeter, Miss Ballantyne ? l'interrogea Philip, l'œil pétillant de malice.

- Cela ne vous regarde point, Lord Drake, rétorqua Penny, guindée.

Puis, s'avisant qu'il tenait toujours sa main, elle la lui retira avec humeur. Philip éclata d'un rire joyeux.

- Pénélope ! Ne me faites pas ainsi vos gros yeux... vous me brisez le cœur !

- Fi ! Encore faudrait-il que vous en eussiez un, répondit gracieusement son interlocutrice.

- Oh mais j'en ai un, soyez en certaine, et il ne bat que pour vous, lança le jeune homme d'un air espiègle.

- Vilain flatteur, répondit Penny, plus troublée qu'elle ne l'aurait souhaité par ce badinage.



- Jugez-en par vous-même, protesta Philip en saisissant la main de la jeune fille pour la poser contre sa poitrine. Prise au dépourvu, elle se figea. C'était la première fois qu'elle le touchait, en dehors des danses et des brefs effleurements inévitables. Tétanisée, elle leva les yeux vers lui et tomba sous l'emprise des prunelles grises, d'où toute malice avait disparu. Ils restèrent ainsi, regards brun et gris enlacés, pendant un temps qui sembla interminable à Penny. Lorsqu'il brisa l'enchantement en murmurant :

- Penny ? celle-ci était à bout de souffle et son cœur semblait pris de folie, faisant des bons d'allégresse désordonnés dans sa poitrine.

Philip semblait tout aussi surpris qu'elle de ses émotions. Il bafouilla un peu, s'écarta d'un pas, comme pour mettre plus de distance entre eux et ainsi alléger son trouble. La main de la jeune fille retomba, sa paume était brûlante et elle serra doucement le poing pour y conserver un peu de sa chaleur à lui. Miss Pénélope Ballantyne venait, en un instant, de tomber totalement et irrémédiablement amoureuse de Lord Philip Drake... Dieu lui vienne en aide !

- Je... Je suis ici avec Lady Drake et Millicent, déclara platement le jeune homme avec un vague geste de la main en direction d'un groupe derrière lui. Jetant un coup d'œil, Penny aperçut en effet les deux femmes, accompagnées du vicomte Lessing et de son épouse.

- Lady Lassiter vous accompagne, je comprends maintenant pour quelle raison vous vous êtes ainsi précipité vers moi.

Cette remarque impertinente détendit l'atmosphère entre les deux jeunes gens et Philip sourit en rétorquant :

- Je ne vois pas du tout à quoi vous faites allusion. Lady Lassiter est charmante !

- Autant que peut l'être un dragon ? demanda Penny, taquine.

- Vous n'êtes sans doute pas loin du compte. Mais je ne suis pas venu vous saluer uniquement pour lui échapper. Vous sembleriez vous quereller si fort avec votre cousine que je n'ai pu m'empêcher de voler au secours de la malheureuse, en preux chevalier que je suis !

Ignorant délibérément cette pique à son endroit, Penny lui lança :

- Oui, preux chevalier, vous l'êtes. Au point d'inviter à danser les demoiselles en détresse, lorsque celles-ci semblent se fondre dans le décor et disparaître au milieu des plantes vertes, à force d'être ignorées de tous les autres représentants de la gent masculine.

- Vous vous moquez de moi, Penny ? C'est très vilain à vous.

La jeune fille sursauta à l'emploi familier qu'il fit de son diminutif. Mais, sans lui laisser le temps de le rabrouer, il poursuivit :

- Oui, je l'avoue, ce premier soir au bal, je vous ai faite danser par pure charité chrétienne !

Elle poussa un petit cri outragé, auquel Philip opposa un air innocent, avant de reprendre :

- Mais par la suite, c'est le charme de votre conversation qui m'attira irrésistiblement vers vous !

Penny rougissait de ce compliment lorsque Lady Ballantyne s'approcha des jeunes gens.

- Lord Drake, le salua-t-elle en lui tendant sa main à baiser, ce qu'il fit avec élégance. Puis-je m'enquérir de ce qui vous met dans une telle joie ?

Percevant une certaine réprobation dans le ton, Philip répondit avec la plus grande courtoisie :

- Miss Ballantyne et moi-même évoquions la drôlerie de certaines situations de la pièce de théâtre que l'on joue ce soir. Vous-même, Lady Ballantyne, avez-vous apprécié le premier acte ? Son interlocutrice s'épanouit :

- Absolument ! Il faut dire que je suis bon public, j'adore le théâtre et nous avons si peu l'occasion d'y aller !

- Il en est de même pour moi. Je viens rarement à Londres et le théâtre est l'un de mes divertissements favoris. C'est d'ailleurs le seul qui me manque vraiment lorsque je suis à Tenderbourn, ajouta-t-il avec un sourire complice.

Lady Ballantyne était sous le charme de ce jeune homme à la courtoisie exquise et au franc parler rafraîchissant. Penny fut sidérée d'entendre sa mère inviter Philip à les retrouver à Drury



Lane, quelques jours plus tard. Et elle n'avait pas eu le temps de se remettre de sa surprise que celui-ci avait accepté et que l'entracte prenait fin, invitant les spectateurs à regagner leurs loges. Philip prit alors congé des deux femmes et rejoignit sa famille.

Le lendemain, Penny était encore sur un nuage lorsqu'elle descendit à la salle à manger pour prendre son petit déjeuner. Elle fut heureuse de s'y trouver seule à cette heure matinale et se prit à rêvasser de Philip Drake, un sourire béat aux lèvres et les yeux dans le vague.

- Oh, oh !!! Que vois-je ? la taquina Clarisse en entrant. Ma chère Penny aurait-elle enfin trouvé l'âme sœur ? poursuivit-elle, s'asseyant en face de sa cousine.

- Coquine, répondit celle-ci avec bonne humeur. Et qui s'est lâchement enfuie, me laissant aux prises avec le plus grand séducteur de la saison ?

- Raconte-moi ! Que t'a dit au juste cet affreux séducteur pour que ce matin tu souries ainsi aux anges devant ta tasse de thé ?

Penny rougit et baissa les yeux.

- Rien dont une jeune fille habituée des marivaudages comme tu l'es ne saurait s'émouvoir...

- Alors c'est vrai ? la coupa Clarisse. Il t'a compté fleurette pendant tout l'entracte ? Et s'il avait des vues sur toi ?

La question brutale prit Penny au dépourvu.

- Des vues sur moi ? Mais comment le saurais-je ?

- C'est bien là qu'est le problème, maugréa sa cousine. Avec le peu de temps qu'il te reste pour l'amener à se déclarer avant ton départ de Londres, comment allons-nous faire ?

- Maman l'a invité à nous rejoindre à Drury Lane. Annonça Penny d'une toute petite voix.

- Quoi ? Mais c'est formidable ! s'exclama Clarisse. Voilà qui nous laisse le temps d'ourdir un plan pour l'amener à faire sa demande en mariage avant que tu ne quittes la capitale !

L'air soudain très inquiet, Penny ne trouva rien à répondre.

Deux jours plus tard, tendue comme un arc, aussi nerveuse qu'une grenouille hors de sa mare, elle fit son entrée, en compagnie de sa mère, dans la loge du marquis de Blackstone. Philip s'y trouvait déjà, image même de l'élégance dans sa tenue de soirée noire qui mettait en valeur sa silhouette élancée. Il salua les deux femmes et leur offrit galamment une rose rouge à chacune. Puis il présenta un fauteuil à Lady Ballantyne, avant de faire de même pour Penny et de s'asseoir tout près d'elle.

Le cœur palpitant, la jeune fille était aussi raide que la justice, posée plus qu'elle n'était assise au bord de son fauteuil. Ses mains, par contre, ne cessaient de s'agiter, torturant la tige de la malheureuse rose offerte par le jeune homme. Les recommandations de Clarisse tournaient dans sa tête à une vitesse affolante :

«se montrer gaie, spirituelle»

«lancer des regards en coin, à travers les cils à demi baissés»

«trouver un prétexte pour se pencher vers lui en touchant son bras»

Elle n'avait pas commencé à en mettre une seule en pratique lorsque le rideau se leva.

La comédie eut beaucoup de succès. Penny n'aurait su en retracer l'intrigue, elle n'avait pas saisi un traître mot. Elle était restée là, tétanisée, incapable de savoir ce qu'elle devait dire ou faire. A l'entracte, Philip et elle avaient été entourés par un groupe bruyant de jeunes gens, en sorte qu'ils n'avaient pu échanger un seul mot en aparté. Et voilà que la soirée touchait déjà à sa fin et que le jeune homme les reconduisait, sa mère et elle, jusqu'à leur voiture. Désespérée, Penny voyait ainsi s'enfuir sa dernière chance que Philip lui déclare sa flamme éventuelle. Tandis qu'ils attendaient que la voiture du marquis s'avance pour permettre aux deux femmes d'y prendre place, Lady Ballantyne fut hélée par l'une de ses connaissances et s'excusa un instant auprès des jeunes gens. Le moment tant espéré se présentait enfin. Blême, ses grands



yeux sombres lui mangeant le visage, Penny se tourna vers Philip. Celui-ci la contemplait en silence, l'air grave :

- Quelque chose ne va pas, Miss Ballantyne ? Vous avez l'air plus tendue qu'un arc. La pièce vous a-t-elle déplu ?

- La pièce ? marmonna la jeune fille. Oui... enfin non. Non, elle ne m'a pas déplu. Philip lui sourit, l'air interrogateur.

- Vous n'avez pas l'air très en forme, cependant. Auriez-vous pris froid ?

Souffrez-vous ?

Penny était atterrée. C'était ce qu'on appelait manquer son but. Elle qui devait tout mettre en œuvre pour paraître sous son meilleur jour, elle avait seulement réussi à lui donner l'impression qu'elle était malade !

- Non, non, tout va bien, je vous le jure.

Rassuré, Philip lui fit alors la plus incroyable des propositions :

- Mon beau-frère, le comte de Sandhurst, donnera dans trois semaines un bal costumé en l'honneur de ma sœur Lénore. Vous plairait-il d'y assister ?

Sans voix, Penny le regardait, éperdue. Qu'avait-elle fait pour mériter cela ? Il l'invitait à un bal costumé, alors qu'elle quittait Londres dans quelques jours... Philip fut visiblement alarmé par le visage décomposé de sa compagne. Lorsque Lady Ballantyne reparut à leurs côtés, il se tourna vers elle, très inquiet :

- Lady Ballantyne, je crois que Penny... Miss Pénélope ne se sent pas bien du tout. Elle est soudain devenue livide.

- Penny ? l'interrogea sa mère.

- Oui Maman, répondit celle-ci, dans un état second.

- Que se passe-t-il ma chérie ?

- Lord Drake vient juste de m'inviter à un bal costumé donné en l'honneur de sa sœur, la comtesse de Sandhurst, répondit-elle avant de s'évanouir, pour la première et unique fois de son existence. Heureusement, Philip se tenait à ses côtés et il la rattrapa au vol avant de la déposer délicatement sur le siège capitonné de la voiture du marquis de Blackstone.

Le lendemain, Clarisse, inquiète du malaise de sa cousine, monta en courant à sa chambre dès qu'on l'en eût informée. Elle trouva Penny en proie à une terrible crise de larmes.

- Mais que se passe-t-il ?

- Oh Clarisse, répondit celle-ci entre deux hoquets. Si tu savais !

- Eh bien justement, dis-moi.

- Ce fut affreux... affreux ! répondit-elle seulement, en redoublant de sanglots.

- Mais enfin, pourrais-tu t'expliquer un peu plus clairement ? Que s'est-il passé ?

- Rien, justement. Rien du tout !

- Il est resté insensible à tes avances ?

- Pire que ça !

- Il ta repoussée !? s'écria Clarisse alarmée.

- Bien pire encore !

- Oh ma pauvre chérie. Il s'est ri de toi, t'a affreusement humiliée.

- Non, pas du tout. Il m'a invitée à un bal costumé en l'honneur de sa sœur.

Interloquée, Clarisse fixa un instant sa cousine, avant d'éclater de rire.

- Et tu pleures parce qu'il t'a invitée à un bal ?

- Mais tête de linotte, s'emporta Penny, ne comprends-tu donc pas qu'il est trop tard ? Nous quittons Londres d'ici quelques jours. Je ne pourrai m'y rendre. Oh tout est perdu ! se remit-elle à sangloter, tout est perdu et maintenant je suis follement amoureuse de Philip Drake.



- Eh bien non, tout n'est pas perdu, tête de linotte ! s'exclama sa cousine avec bonne humeur. Tu n'as qu'une chose à faire : te remettre au lit et prétendre souffrir d'un refroidissement. Je me charge de tout.
- De tout ?
- De tout !
- Dieu me vienne en aide !

Trois semaines plus tard, les deux jeunes filles se tenaient à nouveau dans la chambre de Penny.

- Dieu me vienne en aide ! gémit cette dernière.
- Arrête un peu de te plaindre ! Mon idée est lumineuse, mon plan infaillible, tu seras obligée de le reconnaître.
- Permets-moi d'en douter, Clarisse.
- Tu dois pourtant bien admettre que, jusque là, tout a admirablement fonctionné !
- Tu as simplement prétendu que j'étais souffrante et incapable de supporter la fatigue de la route pour convaincre Maman de prolonger notre séjour à Londres !
- Et j'ai aussi fait en sorte qu'elle accepte que nous nous rendions toutes deux à ce bal costumé, escortées du séduisant Philip Drake, avant que vous ne repartiez chez vous.
- Certes, certes. Mais la dernière partie de ton plan est totalement saugrenue !
- Pas du tout, elle tombe sous le sens, voyons ! Malgré tous mes conseils, ta sortie à Drury Lane fut un fiasco absolu.
- Merci de me le rappeler.
- Penny, tu es tout simplement incapable de jouer les coquettes et de minauder. Comment comptes-tu amener Philip Drake à te demander en mariage en une seule soirée si nous n'usons pas de quelques artifices et ne faisons preuve d'ingéniosité ?
- De l'ingéniosité ? Mais ceci n'est pas ingénieux, protesta-t-elle en désignant le vêtement qu'elle portait. C'est... tout simplement... indécent !
- Indécent oui, je te l'accorde. Mais nous allons à un bal costumé. C'est une occasion beaucoup moins formelle que les autres réceptions, exactement ce qu'il nous faut !
- Maman ne me laissera jamais sortir de la maison dans cette tenue.
- Es-tu sotté. Nous passerons des manteaux par-dessus nos costumes. Ta mère n'y verra que du feu. Dès que Lord Drake arrivera, nous descendrons le rejoindre et filerons le plus vite possible, avant que quiconque se préoccupe de nous examiner.
- Admettons, mais arrivés sur place. Je n'oserai jamais m'exhiber ainsi vêtue !
- Voyons, tout le monde sera grîmé, masqué, costumé. Personne ne fera attention à toi. Et quand bien même on te remarquerait, on ne pourra te reconnaître.
- Oui, mais Philip, lui, saura qui je suis. Clarisse, cette tenue est indécente !
- C'est justement le but, non ? Faire en sorte qu'il te remarque !
- Qu'il me remarque, peut-être, mais pas qu'il soit horrifié par mon effronterie ! Et s'il est choqué, s'il me plante là ? Qu'aurai-je gagné à me montrer ainsi ?

Clarisse eut une moue ennuyée.

- C'est là la partie la plus subtile de mon plan ! Evidemment, je ne comptais t'en parler qu'à la dernière minute...

Quelques heures plus tard, dans la voiture de Philip, Penny se demandait encore comment Clarisse avait pu la convaincre de se rendre au bal ainsi... dévêtue... Mais il n'était plus temps de tergiverser. Les dés étaient jetés. Souriant, Philip regardait les deux jeunes filles.

- En quoi avez-vous choisi de vous costumer, Miss Clarisse ?
- Oh, rien que de très ordinaire : Cléopâtre ! répondit l'intéressée en souriant.
- Et vous, Miss Pénélope ? C'est aussi un personnage de l'antiquité, si j'en juge par votre masque et vos chaussures.



- Grecque, marmonna vaguement Penny.
- Grecque ? L'antiquité grecque ? demanda Philip intrigué.

Heureusement, la voiture s'arrêta à ce moment-là, dispensant la jeune fille de répondre. Elle jeta un regard accusateur à sa cousine, qui étouffait un petit rire derrière sa main. Philip offrit un bras à chacune d'elles, avant de les entraîner vers la porte d'entrée. Lorsqu'ils furent dans le hall, Penny constata, horrifiée, qu'après avoir laissé leurs manteaux à l'entrée les invités devaient gravir quelques marches

pour saluer un par un leurs hôtes.

Impossible ! Elle ne pouvait faire une entrée aussi remarquée dans cette tenue. Et elle refusait de rencontrer pour la première fois la famille de Philip, affublée de la sorte ! Elle traînait en arrière, espérant que celui-ci l'oublierait et monterait les marches fatidiques en compagnie de Clarisse. Espoir rapidement déçu : Sa cousine se dirigea seule vers leurs hôtes, tandis que Philip se tournait vers elle pour l'aider à retirer son manteau.

S'attendant au pire, Penny lui abandonna le vêtement, mais poussa un petit cri lorsqu'elle sentit l'un des nœuds qui retenaient le haut de sa tunique se défaire, menaçant de dévoiler son buste bien plus que la décence la plus élémentaire ne le permettait. Elle attrapa le bout de tissu à la volée et le plaqua convulsivement sur sa poitrine, pétrifiée lorsqu'elle entendit l'exclamation de surprise de Philip. Levant le regard sur le visage du jeune homme, elle vit ses yeux agrandis de saisissement. Elle aurait pu rire de la situation, si elle n'avait été la jeune fille qui se tenait ainsi, à demi nue, devant celui qu'elle aimait.

Faisant preuve d'initiative, Philip jeta le manteau dans les bras d'un domestique et entraîna Penny vers une porte latérale. Il la fit entrer dans un petit salon et, les mains sur les hanches, la toisa avec amusement.

- Grecque ? Quelle période exactement, Penny ?
- Néo-grec, marmonna celle-ci.

Elle lança un regard noir au jeune homme lorsqu'il éclata de rire.

- Vous feriez mieux de m'aider à renouer le haut de ma tunique au lieu de ricaner ainsi.
- Mais avec plaisir, répondit-il en passant derrière elle pour saisir le ruban qui était tombé dans son dos et le lui passer par-dessus l'épaule. Vous êtes ravissante, la complimenta-t-il.
- Oh Philip, ne raillez pas, je vous en prie. Je me sens tellement mal à l'aise.

Reculant d'un pas pour admirer la jeune femme, il détailla le masque doré, la tunique blanche à liseré doré qui dévoilait entièrement ses bras et une bonne partie de sa poitrine, se resserrait à la taille, dont elle soulignait la finesse, moulait les hanches, avant de retomber souplement jusqu'aux pieds. Penny ne portait qu'un jupon en dessous, si bien qu'à chaque mouvement le vêtement soulignait la courbe de ses jambes. La tunique était fendue très haut sur la cuisse, révélant la soie arachnéenne du jupon et, par transparence, le galbe de la jambe. Des sandales dorées complétaient sa tenue et deux bracelets d'esclave en or paraient ses bras nus. Elle était magnifique. Indécente et magnifique !

S'avançant de nouveau vers elle, il saisit ses deux mains et les porta à ses lèvres pour y déposer un baiser.

- Vous êtes superbe. Mais je vais être obligé de rester à vos côtés toute la soirée, de crainte qu'un autre ne vous enlève. Acceptez-vous d'être mon esclave personnelle ?

Soulagée qu'il ne soit pas choqué, Penny répondit doucement :

- Avec joie, mon maître. Mais vous n'êtes même pas costumé vous-même !
- C'est vrai. Je manque d'imagination et je n'ai guère le goût de ce genre de facéties. M'accepterez-vous quand même ?

- Oui, répondit Penny de tout son cœur, songeant à part elle qu'il aurait fallu être bien difficile pour refuser la compagnie d'un si bel homme, même s'il ne portait qu'un costume de soirée.

La jeune fille ayant supplié Philip de lui épargner la montée des marches, il la conduisit jusqu'à un couloir qui menait directement à la salle de bal. Celle-ci était déjà bondée et la foule bigarrée



et joyeuse faisait plaisir à voir. Penny et Philip dansèrent, burent et causèrent gaiement. Fidèle à sa parole, le jeune homme ne la quitta pas une seconde et elle passa, à ses côtés, la plus merveilleuse, la plus grisante, la plus inoubliable soirée de sa vie.

- Votre sœur est rayonnante de beauté, remarqua Penny vers la fin de celle-ci.
- Oui, Milly est particulièrement belle ce soir, répondit distraitement Philip.
- Millicent est effectivement délicieuse, mais je parlais de Lénore.

Etonné, le jeune homme se tourna vers elle.

- Lénore ?

Rougissante, elle rectifia :

- Pardonnez ma familiarité... je voulais dire la comtesse de Sandhurst.
- Effectivement, il faudra que vous m'expliquiez pourquoi vous avez spontanément désigné ma sœur, que vous n'avez jamais rencontrée à ma connaissance, par son prénom, remarqua Philip avec un sourire taquin. Mais à raison de mon étonnement, c'est qu'en général les gens ne trouvent pas Lénore belle.

Ce fut au tour de Penny d'être surprise.

- Ils ne la trouvent pas belle ? Mais c'est absurde ! Vous vous ressemblez tellement et vous êtes... enfin je veux dire... tout le monde s'accorde à penser que vous...
- Que je suis bel homme ? suggéra Philip, un éclair de malice dans ses beaux yeux gris.
- Voilà, confirma platement Penny, gênée.
- Mais vous, ma chère Penny, me trouvez-vous séduisant ?
- Chercheriez-vous les compliments, Lord Drake ? répondit-elle badine.
- Seulement les vôtres, Penny, seulement les vôtres.

La jeune fille reprit son sérieux, désarçonnée du tour pris par leur conversation.

- Cependant le comte de Sandhurst a l'air très épris de son épouse, reprit-elle pour changer de sujet.

- Je le crois, en effet, confirma le jeune homme. Et pourtant rien ne le prédisposait à faire un mariage d'amour. Au début de la Saison, Lady Lassiter l'avait mis en demeure de trouver une épouse au plus vite, sinon c'est elle qui lui en imposerait une. Avez-vous déjà entendu parler d'un marché aussi saugrenu ?

Le visage de Penny se rembrunit.

- Malheureusement oui !

Sensible à ce changement d'humeur, Philip se rapprocha d'elle, interrogateur.

- N'avez-vous donc jamais entendu parler de la nécessité, pour les jeunes filles, de trouver un époux à leur convenance avant que leur père ne leur en impose un à la sienne ? Demanda Penny, soudain en colère. Il est clair que le comte de Sandhurst ne se serait jamais laissé imposer une épouse par sa sœur. Ceci n'est qu'une farce. Mais une jeune fille est parfois impuissante à maîtriser son propre destin, tant elle doit se conformer aux règles édictées par les hommes !

Soudain, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Cette conversation l'avait ramenée à sa propre situation et à la nécessité où elle était d'obtenir une demande en mariage de Philip séance tenante, si elle ne voulait pas qu'il sorte définitivement de sa vie. La voyant détourner la tête, visiblement troublée, Philip la prit par le bras et lui fit monter l'escalier au pied duquel ils se trouvaient. Arrivés au premier étage, il la poussa dans l'embrasement d'une fenêtre, tirant partiellement le rideau pour les soustraire aux regards et permettre à sa compagne de retrouver son calme.

- Qu'y a-t-il, Penny ? Qu'est-ce qui vous a ainsi attristée ? Etes-vous dans une telle situation ?

Laissant libre cours à ses émotions, la jeune fille répondit :

- Pas exactement, non. Mais...

Prenant délicatement son visage entre ses mains, le jeune homme approcha sa bouche des lèvres de Penny et y déposa le plus tendre des baisers.



Il fallait maintenant passer à la dernière partie du plan de sa cousine. Celle que Clarisse jugeait subtile et que Penny considérait plutôt comme désespérée. Mais avait-elle le choix ? Soit elle perdait tout espoir d'épouser Philip, qu'elle aimait. Soit elle le contraignait à la demander en mariage, mais risquait de se l'aliéner pour longtemps. Que préférait-elle ? Ne jamais le revoir ou le piéger honteusement dans une union qu'il ne souhaitait peut-être pas, parce qu'elle la désirait follement ?

Au fond de son cœur, Penny avait déjà choisi, depuis longtemps. Depuis le moment où elle avait accepté de porter le costume préparé par sa cousine, elle savait que si elle devait en arriver là, elle tenterait sa chance et irait jusqu'au bout. Répondant au baiser de Philip, elle porta les mains à ses épaules et tira vivement sur les nœuds qui retenaient sa tunique...

Tout s'enchaîna alors en un éclair. Les nœuds cédèrent, le vêtement tomba à sa taille, dénudant sa poitrine. Un cri retentit, suivi d'un coup de feu. Philip bondit en arrière, posa un regard éberlué sur la poitrine nue et offerte, puis jeta un coup d'oeil de l'autre côté du rideau, dans le couloir. Apercevant une forme allongée, il cria soudain :

- Lénore ! Oh mon Dieu, non...

Revenant à Penny, qui avait croisé les bras sur sa poitrine, il renoua en hâte les pans de sa tunique avant de la planter là et de courir s'agenouiller près du corps inerte de sa sœur.

Posté à la fenêtre du salon, Lord Ballantyne regardait sa fille qui partait pour sa promenade quotidienne à cheval.

- Ma chère, je suis désolé d'avoir à vous le dire, mais c'est une catastrophe ! Depuis que vous êtes revenues de Londres, Penny erre comme une âme en peine.

- Je le vois bien, mon ami, soupira son épouse. Mais qu'y pouvons-nous ? Nous souhaitons qu'elle rencontre un jeune homme qu'elle puisse aimer. Sur ce point au moins, notre séjour a été un franc succès. Malheureusement, son affection n'a pas été payée en retour.

- Mais quand même, cela fait maintenant un mois. Ne devrait-elle pas en avoir pris son parti ?

- Sans doute Harry, sans doute. Elle est jeune, elle guérira... du moins je l'espère...

Penny avait mis sa jument au pas pour rentrer au manoir. Ces chevauchées quotidiennes lui faisaient du bien. Elles lui permettaient d'oublier quelques heures ses regrets et sa honte et au moins n'avait-elle pas, à ces moments-là, à donner le change à ses parents en feignant un entrain exagéré. Mais immanquablement, lorsqu'elle arrivait au lac dont les eaux étaient recouvertes d'une brume de chaleur, elle revoyait les yeux gris de Philip. Elle prenait alors le chemin du retour, plus triste que jamais. Elle ne pouvait oublier l'expression de ces yeux lorsqu'il avait découvert sa poitrine nue : l'incrédulité qu'elle y avait lue !

Comment avait-elle pu commettre un acte aussi odieux ? Tenter ainsi de prendre un homme au piège du mariage, en se mettant elle-même dans une situation compromettante dans l'espoir qu'ils soient découverts. A Londres, cela ne lui avait pas semblé si terrible, elle ne songeait alors qu'à ses sentiments pour le jeune homme et ne plus jamais le revoir lui avait paru pire que tout. Mais avec le recul, elle comprenait qu'elle avait eu tort.

Si elle était partie dignement, il lui serait au moins resté de tendres souvenirs à chérir. Ayant commis cette infamie, elle ne pouvait même plus penser à Philip sans rougir de ce qu'elle avait fait. Elle en demandait chaque jour pardon à Dieu et priait pour que Philip lui pardonne aussi. Mais elle était certaine qu'il garderait d'elle, à tout jamais, le souvenir de cette nuit déplorable. Retrouver son cher domaine et les gens qu'elle aimait avait allégé sa peine, mais ne pouvait effacer sa honte.



Soudain, le calme de la campagne fut rompu par le bruit d'une cavalcade effrénée. «Sans doute un palefrenier qui entraîne l'un des chevaux. Mais il est bien tard pour cela...» songea Penny, avant de reprendre le cours morose de ses pensées. Arrivée au manoir, elle confia sa jument à un garçon d'écurie et pénétra dans le hall.

- Maman, me voilà de retour, appela-t-elle comme chaque jour, en refermant la porte.

Surprise, elle entendit les pas précipités de sa mère qui accourait à sa rencontre. Faisant volte face, elle la vit avec étonnement, un sourire éclatant aux lèvres, le visage animé, se précipiter vers elle et la serrer dans ses bras avec émotion.

- Maman ? Mais que se passe-t-il donc ? demande-t-elle.

- Une surprise ! Une merveilleuse surprise, ma chérie. Va rejoindre ton père au salon, nous avons un invité.

- Un invité ? Mais nous n'attendions personne. De qui s'agit-il ?

Pour toute réponse, sa mère la poussa en direction du salon. Lord Ballantyne y arborait le même sourire béat que sa femme et Penny commençait vraiment à se demander ce qui les rendait si joyeux, lorsqu'elle remarqua l'homme assis dans un fauteuil. Saisie, elle ne vit que deux yeux gris, qui la fixaient avec une intensité terrifiante. Devant elle se tenait son amour perdu, Lord Philip Drake en personne.

Les yeux rivés aux siens, regards gris et brun enlacés, elle entendit vaguement son père se lever et s'approcher d'elle. Ce n'est que lorsqu'il la serra dans ses bras qu'elle reprit un peu conscience de ce qui l'entourait.

- Tu m'avais dit que je serais fier du gendre que tu me ramènerais de Londres, ma chérie. C'est le cas. Lord Drake est un parfait gentilhomme et je vous souhaite tout le bonheur possible. Mais vous rêvez sans doute d'être quelques instants seuls. Je m'éclipse donc, Lord Drake, et je vous accorde un moment en tête à tête avec votre fiancée.

Sur ces bonnes paroles, il quitta le salon d'un pas allègre.

- Philip ? ne sut que balbutier Penny.

Ce dernier se leva et s'avança vers elle. Honteuse, elle cacha soudain son visage dans ses mains, incapable de supporter son regard après ce qu'elle avait fait.

- Penny ? murmura le jeune homme, la saisissant doucement aux épaules. Penny, ma douce, je suis tellement désolé d'avoir dû vous quitter aussi brusquement à Londres. Des affaires familiales d'une extrême gravité m'ont retenu loin de vous, mais dès que j'ai pu, j'ai regagné la capitale. Pour découvrir que vous l'aviez quittée à votre tour. Votre cousine Clarisse a eu la bonté de m'indiquer où je pourrais vous trouver... et de m'éclairer sur votre situation. Elle m'a affirmé que vous étiez sur le point de vous fiancer à un gentilhomme campagnard et que, si je ne me dépêchais pas de vous rejoindre et de faire ma demande, je risquais fort de vous trouver déjà mariée. J'ai donc galopé depuis Londres jusqu'ici, où j'ai eu le bonheur d'apprendre que Clarisse avait quelque peu exagéré et que vous n'étiez pas encore fiancée. J'ai donc fait, sans plus attendre, ma demande à vos parents. Mais c'est vous, bien entendu, qui prendrez la décision finale.

Incrédule, Penny baissa les mains et regarda Philip qui mettait un genou en terre devant elle.

- Penny, voulez-vous bien me pardonner d'avoir tant tardé à vous rejoindre et me ferez-vous l'honneur d'être ma femme ?

Mille feux d'artifice éclatèrent alors dans le cœur et dans la tête de la jeune fille et elle se jeta avec transports dans les bras ouverts de l'homme qu'elle aimait, en criant «oui !» de tout son être. Il faut croire que Dieu lui était venu en aide, finalement...